

ABONNEMENTS

PARIS (Trois mois)..... 18 fr.
 DÉPARTEMENTS (Trois mois)..... 20 fr.

Les abonnements partent des 1^{er} et 16 de chaque mois.

BUREAUX

DE LA RÉDACTION ET DE L'ADMINISTRATION
 Rue du Croissant, 16.

S'adresser pour les annonces du CHARIVARI, à M. ALBERT HARDUIN, Fermier d'Annonces, 40, rue de la Vrillière, (en face la Banque).

ABONNEMENTS

PARIS (Trois mois)..... 18 fr.
 DÉPARTEMENTS (Trois mois)..... 20 fr.

Les abonnements partent des 1^{er} et 16 de chaque mois.

BUREAUX

DE LA RÉDACTION ET DE L'ADMINISTRATION
 Rue du Croissant, 16.

S'adresser, pour tout ce qui concerne la rédaction et les dessins à M. LOUIS HUART, rédacteur en chef.



LE CHARIVARI

LES GRACES ANTONELLINES.

Les cléricaux sont d'une maladresse !...

Avez-vous pris garde au ton de la dépêche qui annonçait l'autre jour que le cardinal Antonelli avait admis la condition de traiter directement avec le général de Goyon.

Admis, le mot y est et probablement ne nous arrive encore que comme un écho affaibli de l'arrogance ultramontaine.

Tout l'honneur, à ce qu'il paraît, est de notre côté.

Nous avons là bas un général qui se sacrifie à la plus pénible des missions, nous avons là bas des troupes qui rêvent avec amertume à Solferino en montant la garde à la porte du Vatican, nous entravons pour complaire au pouvoir temporel l'émancipation par nous inaugurée en Italie; nous rendons à la papauté les services les plus désagréables, nous marchons pour elle contre les principes de 89 et contre l'opinion publique...

Tout cela pour que M. le cardinal Antonelli daigne — en un jour de très grande indulgence — accorder à l'un des représentants de la France l'honneur de traiter avec lui !

Et par dessus le marché pour qu'il fasse trompeter ce haut fait par le télégraphe comme un acte de suprême condescendance !

Tant d'orgueil entre-t-il dans l'âme des dévots ?

A ce compte, je plains le général de Goyon quand il va se trouver en présence du cardinal, idolâtre de lui-même.

— Eminence, j'ai l'honneur de déposer à vos pieds mes salutations...

— Général, votre serviteur... Avant d'aller plus loin, je vous prie de remarquer que je viens de vous rendre votre salut.

— Parbleu !...

— Je ne pouvais donner à la France de plus haut témoignage de ma bienveillance. Je vous serais obligé, général, de faire annoncer ce fait par le télégraphe.

— Cependant...

— Si les journaux en disent un mot, cela me sera également agréable. Je tiens à prouver que je suis au demeurant le meilleur homme du monde.

— Eminence, veuillez écouter le court exposé du sujet qui m'amène...

— Je vous autorise à parler... Remarquez encore, général, cette seconde preuve de ma condescendance.

— Il me semble...

— Le Journal de Rome consacrera demain un long article à célébrer cette preuve manifeste du désir que j'ai de me rendre agréable à la France.

— Eminence, le régiment qui est en garnison...

— Tenez, général, je veux être galant jusqu'au bout.

— En vérité !

— Oui, l'affaire Mérode a dû vous causer de la peine. Je vous dois une compensation.

— Le fait est que...

— Général, je vous permets de vous asseoir devant moi. J'aime à croire que vous n'oublierez pas dans votre correspondance télégraphique de mentionner...

— Je n'en vois pas l'utilité.

— Comment, général !... quand on lira en Europe : « Le cardinal Antonelli a admis le général de Goyon à s'asseoir en sa présence... » vous ne comprenez pas quelle sensation...

— Nullement.

— La question romaine aura fait un pas énorme, et la France sera par la reconnaissance indissolublement liée au maintien du temporel.

— Permettez, cardinal, qu'en dehors de ces considérations étrangères à ce qui m'amène, je vous explique le but de ma visite. Le régiment en garnison...

— Mon Dieu, général, pardonnez-moi, voici trois heures, le pape m'attend, je suis désolé...

— Du moment où...

— Je vous ferai observer, général, que j'use avec vous des procédés les plus délicats. Je vous ai dit une première fois de me pardonner et une seconde que j'étais désolé. Ces deux formules méritent d'être relevées par les feuilles; je commanderai là dessus soixante lignes aux correspondants du Monde et de la Gazette de France.

— Quel jour pourrais-je, éminence, vous entretenir plus au long ?

— Demain, si vous le désirez, je suis à votre disposition.

— A demain, donc.

— Vous avez entendu, n'est-ce pas, général : à votre disposition. Notez toute la grâce de la formule. Il m'est impossible, je crois, de pousser au delà la magnanimité et l'esprit de conciliation.

— A vous revoir, éminence.

— Général, je vous salue.

— Ne vous dérangez pas.

— C'est ma foi vrai... Sans y prendre garde je vous ai reconduit jusqu'à la porte de mes appartemens. Puisque la chose est faite, je ne m'en dédis point... Général !

— Eminence.

— Vous conviendrez que voilà pour le moins matière à un memorandum. Je le rédigerai ce soir même. Que vos journaux français s'avisent maintenant de prétendre que la cour de Rome n'est pas ce qu'elle devrait être ! On leur fermera la bouche avec cette phrase de mon memorandum : « Le cardinal a daigné reconduire le général jusqu'à la porte et lui a fait deux révérences... » car voici la seconde. — Deux révérences, général !... Général, avouez que je vous traite en enfant gâté !...

Ces cléricaux sont d'une maladresse !...

Pierre Véron.

LES CONTRESENS.

On ne trouve plus de cadavres au pied de la tour de Nesle, mais on trouve des choses bien singulières dans les colonnes des journaux officieux de tous les gouvernements actuellement établis en Europe. Pour ma part je renonce à débrouiller plus longtemps les contresens dont est émaillée cette version intraduisible qu'on appelle la politique contemporaine et je conseille à nos lecteurs d'en faire autant s'ils ne veulent pas y perdre prochainement leur latin et même leur français, ce qui serait plus grave.

Procédons par ordre :

Le voyage en Angleterre de l'archiduc Maximilien d'Autriche, son discours ultra-libéral, ses promesses de réformes, ses offres de conciliation, etc., etc., avaient rempli de joie les vrais amis de l'indépendance, car l'indépendance a encore de vrais amis; on voyait dans cette démarche auprès de la seule nation vraiment libre de

l'Europe une tendance décisive vers les idées d'émancipation. Un instant nous avons cru que la maison de Hapsbourg allait se récréper à nouveau, c'est à dire renoncer à la Vénétie, rendre à la Hongrie son autonomie et ses franchises et se décider à percevoir les impôts autrement qu'à coups de crosses de fusils. Nous étions dans une erreur de plus en plus profonde. A peine l'archiduc Maximilien prononçait-il à Londres son discours révolutionnaire que la presse de Vienne donnait les nouvelles suivantes :

La diète hongroise est décidément dissoute. La diète de Croatie ayant refusé d'envoyer des députés au Reichsrath, il est probable que la même décision sera prise à son égard. L'empereur d'Autriche prépare un manifeste dans lequel il annonce qu'il est parfaitement résolu à ne pas céder un pouce de terrain et à réprimer immédiatement, fût-ce par la force, toute tentative contre les droits de la couronne.

Deuxième contresens :

Depuis un an, que dis-je ! depuis dix ans on ne cesse de nous prouver dans les hautes régions du journalisme breveté, avec garantie du gouvernement, que l'occupation de Rome par l'armée française était le salut de l'Italie. Les Français partis, il est notoire que les révolutionnaires transalpins et cisalpins de toutes les écoles se mettront immédiatement à danser des danses macabres autour du Vatican.

Il est vrai que les journalistes brevetés, avec g. d. g., reconnaissent avec nous que le gouvernement est un foyer continuellement allumé d'insurrection et de désordre, que c'est de Rome même que partent ces bandes armées qui désolent les environs de Naples et compromettent en la retardant l'unité de l'Italie.

Après cet aveu dépouillé d'artifice, vous vous précipitez chaque matin sur les feuilles officieuses, convaincu que vous allez y trouver le décret d'évacuation de la ville éternelle et vous y lisez :

On annonce qu'une brigade va partir prochainement afin de renforcer la garnison française de Rome. Ainsi tombent ces bruits de retrait des troupes que l'esprit de parti faisait courir depuis quelque temps.

Troisième contresens.

On lit dans le Journal de Saint-Petersbourg :

La Pologne est plus tranquille qu'elle ne l'a jamais été. Varsovie, principalement, jouit d'un calme parfait. Les quelques désordres signalés dans ces derniers temps se sont bornés à plusieurs carreaux cassés, et encore il est aujourd'hui prouvé que la politique était complètement étrangère à ces manifestations plus bruyantes que dangereuses.

Et plus bas :

Le général Souchouzanett est investi de pouvoirs dictatoriaux. Il vient de rendre des ordonnances qui défendent aux habitans de Varsovie de sortir passé huit heures, de porter les cheveux longs, de passer par certaines rues, de se rassembler plus d'un et demi et d'avoir chez soi une arme quelconque, fût-ce un grattoir.

Rien ne me serait plus facile que d'entasser Pelion sur Ossa et d'écrire tout un volume intitulé : les Mille et un contresens; mais je m'en tiens à un article. Je demanderai seulement la permission de m'adresser à moi-même ces questions si simples :

Puisque l'Autriche veut tenir la courroie plus serrée que jamais, quel besoin a-t-elle d'envoyer un archiduc

annoncer le contraire ? Il était si facile de prier l'archiduc en question de rester chez lui.

Puisqu'il est si nécessaire au repos du monde que l'armée française reste à Rome, pourquoi se plaindre si amèrement des insurrections et des brigandages qui s'exercent sous la haute protection de nos baïonnettes ?

Puisque la Pologne n'a jamais été plus tranquille, Varsovie plus florissante et l'esprit des populations meilleur, comment se fait-il que le général Souchouzanett fasse placarder sur les murs de la ville des proclamations qu'on croirait inventées par Odry et rédigées par Lassagne ?

Malheureusement, plus on s'interroge, moins on se répond. Au lieu de mettre au concours l'éloge de M. de Villèle, l'Académie des Jeux-Floraux de Toulouse aurait peut-être bien fait de poser ces trois questions. Il est vrai qu'il eût été probablement bien difficile de décerner le prix.

Henri Rochefort.

ON DEMANDE DES PRINCES.

Il fut un temps où les grands seigneurs étrangers enlevaient de petites actrices ! On a vu même un de petits princes allemands épouser des ballerines.

Ah ! c'était le bon temps pour les petits théâtres, mais depuis tout est changé. Le grand seigneur a été remplacé par le boursier et le mariage par un mobilier en marqueterie.

Seule, l'Allemagne conserve les nobles traditions d'unions contractées entre des princes et de petites actrices.

Dans les derniers quinze jours deux mariages de ce genre ont été signalés à Hombourg, ville libre.

A l'heure qu'il est le chemin de fer du Nord est encombré par les petites actrices de Paris qui s'en vont chercher en Allemagne ce prince étranger qui a déjà passé à l'état de légende à Paris.

Cette émigration d'un nouveau genre ne laisse pas que d'occuper le monde parisien.

Que deviendra Mabilille, le Château-des-Fleurs et le Casino d'Asnières ?

Fermera-t-on ces établissements ainsi que les petits théâtres du boulevard ?

Les plus fortes têtes s'occupent de cette affaire et cherchent une solution.

Nous recevons à ce sujet une foule de lettres, nous n'en publierons que quelques unes, elles démontreront à nos lecteurs l'agitation qui règne dans un coin de Paris.

« Monsieur le rédacteur, nous écrit une vieille concierge, j'ai lu les journaux, ce qui se passe en Allemagne me chagrine et m'indigne à la fois.

« J'ai, moi, monsieur une fille charmante qui joue du piano comme vous et moi. De plus elle a rempli le rôle de Phèdre à l'Ecole-Lyrique et l'année dernière elle a figuré avec beaucoup de succès dans une revue.

« Tous les soirs j'allais chercher la chère enfant à son théâtre.

« En entrant dans le couloir des artistes, mon cœur battait d'émotion.

« — Oh mon Dieu ! me disai-je, ma fille va-t-elle m'annoncer le soir qu'un duc étranger l'a demandée en mariage ?

« Cela dura trois mois. La revue cessa d'être jouée et ma fille n'était pas encore princesse.

« Alors, monsieur, j'ai bien souffert ; mais aujourd'hui que l'Allemagne nous donne le noble exemple de jeunes actrices épousées par des princes, je m'écrie avec indignation :

« — Pauvre France ! où est ta noblesse ?

« Agréé, etc. »

La deuxième lettre nous est adressée par un négociateur de mariages.

« Monsieur, nous dit-il, depuis quinze ans j'initie les Français dans les mystères du mariage, le tout au plus juste prix.

« J'ai dans mes cartons tout ce qu'il faut pour faire le bonheur de notre belle patrie dans le ménage.

« J'ai de vieux marquis légitimistes pour les femmes qui ambitionnent un nom et de vieilles demoiselles riches pour les commis qui désirent contracter un riche mariage. J'ai enfin un assortiment complet de veuves, de lorettes repenties, de nobles gondeux et de jeunes gens pervers ; mais l'article le plus demandé sur la place est sans contredit en ce moment le prince étranger.

« Les petites actrices encombrant mes bureaux, mais le plus bel initiateur-propagateur de la profession matrimoniale ne peut donner que les époux qu'il a.

« Je me suis beaucoup occupé de ce manque absolu de princes étrangers.

« J'ose dire, monsieur, que je ne suis pas un initiateur volage ; je prends ma profession au sérieux ; aussi ne recule-je devant aucun sacrifice. D'un récent voyage en Allemagne j'ai ramené deux princes. J'attends un nouvel envoi la semaine prochaine et de huit en huit jours le chemin de fer m'amènera une nouvelle cargaison d'épouseurs blasonés.

« Veuillez, monsieur le rédacteur, porter ces faits à la connaissance de vos lecteurs. Que la France se rassure ! Nous montrerons à l'Allemagne que nos petites actrices, elles aussi, sont recherchées par les grands seigneurs et que nous ne le cédonz en rien à la ville de Hombourg.

« Agréé, etc.,

» X... »

« Initiateur-propagateur de la profession matrimoniale.

« P.-S. Annoncez encore, monsieur le rédacteur, que je pars demain pour l'Italie d'où j'espère ramener plusieurs princes sans ouvrage. Les petites actrices qui désirent être épousées par ces derniers sont priées de déposer leurs portraits-cartes dans nos bureaux. »

Pour copie conforme :
Albert Wolff.

LA LUTTE DES PIÈCES A DÉCORS.

Tous les théâtres en ce moment semblent vouloir lutter à celui qui attirera le plus l'attention du public par la splendeur de sa mise en scène.

Si tous les directeurs se mettent ainsi en mouvement ce n'est pas seulement pour charmer les yeux des Anglais, des Allemands et des Russes de passage à Paris. Chaque directeur a son petit amour-propre et serait bien aise d'éclipser son confrère.

— Ah ! ma chère voisine la Porte-Saint-Martin, s'est dit le Cirque Impérial, il y a dix-huit mois vous avez fait courir tout Paris avec votre fameuse fontaine, je veux vous enfoncer. Je vais, moi aussi, avoir ma fontaine ; mais elle sera à cent pieds au-dessus de la vôtre.

Ce qui fut dit fut fait, et vous devez savoir si le Cirque a tenu sa promesse.

Alors la Porte-Saint-Martin se mit la tête entre les deux mains, comme une personne plongée dans de profondes réflexions.

— Mille Buridans, se dit-elle, le Cirque aurait-il l'intention de me monter sur le dos... mettons-nous sur nos gardes. J'ai envie de faire répéter les *Pilules du Diable*...

Mais non... je n'aurai jamais le temps de faire les choses convenablement... Il faut que j'aille chercher des danseuses en Angleterre, des clowns en Amérique, des acteurs en Russie, des choristes en Allemagne et des jongleurs en Chine. Jamais je ne parviendrai à faire tous ces voyages en un mois ; et pourtant je voudrais lutter avec le Cirque, mon rival, et le tomber convenablement.

Ah ! j'ai une idée... oui, elle n'est pas mauvaise : je vais reprendre le *Pied de Mouton* ; c'est un succès inépuisable, je réaliserai encore de beaux bénéfices avec cette féerie. On admire *Pékin* parce qu'on ne se rappelle plus bien mon *Pied de Mouton* ; mais quand on l'aura revu la comparaison sera en ma faveur. Ma bonne fontaine de Tolède enfoncera le décor des glaces de la *Prise de Pékin*.

Allons, Lazarille et Nigodinos, aux armes ! il s'agit de remporter une victoire éclatante.

— Tiens, tiens, fit l'Ambigu en regardant ses deux confrères se remuer. Moi aussi, j'ai mon *Pied de Mouton* et ma *Prise de Pékin* ; mon morceau de résistance à moi c'est le *Juif-Errant*. Dix-sept décors splendides ! cela vaut quelque chose. Moi aussi j'ai des glaces ! moi aussi j'ai mon apothéose ! Et même il me vient une idée, c'est de remplacer ma mer glaciale par de vraies glaces à la vanille. Au lieu de faire donner des éventails au contrôle, on distribuera pendant les entr'actes à toutes les personnes qui auront pris un fauteuil d'orchestre une glace à la fraise, au citron ou à la framboise, représentant une des principales scènes du *Juif-Errant*. (Se frottant les mains.) Allons, je suis content de moi, ça marchera, ça marchera !

UN ÉTRANGER (arrêté devant les affiches). — Ma chère amie, dis-moi à quel spectacle tu veux aller ce soir.

LA FEMME. — Louons une loge pour la *Prise de Pékin*. On dit que c'est prodigieux !

— J'aime mieux voir le *Pied de Mouton*, j'en ai entendu dire tant de merveilles.

— Le *Juif-Errant* est fort bien aussi.

— Tous les journaux annoncent que la salle des Variétés va être charmante et qu'on a fait beaucoup de frais pour monter la pièce nouvelle.

— Nous sommes bien embarrassés.

LE THÉÂTRE IMPÉRIAL. — Mesdames et messieurs, venez voir ma *Prise de Pékin*, c'est une pièce renversante. Tous les journaux en ont fait l'éloge. L'étranger qui ne comprend pas le Français pourra s'amuser rien qu'en regardant les décors. La mère peut y conduire sans crainte sa fille, la pièce est morale.

LA PORTE SAINT-MARTIN. — Venez voir mon *Pied de Mouton*, que ceux qui l'ont vu reviennent de rechef, une

Les confidences d'un employé de chemin de fer.

Observons, observons ! Si ça ne fait pas de bien, ça ne peut pas faire de mal.
UN ANCIEN.

— Dame ! ils en ont tous publié des confidences depuis quelques années, pourquoi donc que je n'écrirais pas aussi mes mémoires, moi ?...

J'ose dire qu'ils sont au moins aussi intéressants que ceux de M. Léotard et de M. Jud.

Par ma position je suis à même d'observer mes concitoyens dans leurs moments les plus critiques. Attaché à la porte de la salle d'attente, je reçois les billets. J'assiste sans broncher au départ et à l'arrivée d'une foule de gens qui à ce moment-là ne craignent pas de s'épancher avec ferveur.

Le nombre d'embrassades et d'hypocrisies dont j'ai été témoin ne pourrait être énuméré ; après six mois de mon métier un homme devient misanthrope et se brûle la cervelle.

Moi je garde pour mes pareils un dégoût profond, mais je ne me brûle rien du tout, attendu que j'ai la faiblesse de tenir à la vie.

Ce sont quelques-unes des observations que j'ai faites pendant le cours de ma carrière administrative que je prends la liberté d'offrir au public.

Si j'ai tort de me faire homme de lettres, qu'on prenne ma tête, mais qu'on excuse un jeune homme qui a des idées littéraires, pour faire comme tout le monde.

C'est en été surtout que les départs offrent le plus de pittoresque.

Les bourgeois qui vont aux bains de mer, les gandins qui gagnent les villes de jeux, les demoiselles qui suivent les gandins, forment un troupeau curieux à observer.

Quand le bourgeois part, sa femme, ses deux filles, sa tante, trois voisines, un ami, son propriétaire et sa bonne l'accompagnent.

- Anatole, tu as bien tout ce qu'il te faut ?
- Oui, bichette.
- Ah ! là... j'en étais sûre.
- Quoi donc ?
- Adèle l'a oublié, il faut ouvrir la malle.
- Mais nous n'avons pas le temps !
- Nous le trouverons... Il n'est pas possible que tu t'en ailles sans gilets de flanelle... Adèle, courez à la maison les chercher.
- Mais elle n'arrivera jamais à temps.
- Ça m'est égal, je ne te laisserai pas partir sans flanelle pour que tu me reviennes malade ; merci, toi qui vas là pour te soigner, ça coûte déjà assez ; eh bien ! s'il fallait encore dépenser de l'argent à ton retour...
- Mais ils y sont, madame.
- Quoi ?
- Les gilets de flanelle.
- Qui est-ce que les y a mis ?
- Je n'en sais rien.
- Je veux savoir qui les y a mis ?
- C'est moi, maman.
- Eh bien ! pourquoi ne le dis-tu pas ?

- J'ai trop de chagrin.
- Tu as du chagrin !
- Oui, je ne veux pas que papa s'en aille.
- Julie, sois raisonnable. Si je pars, c'est pour revenir bientôt, ma santé exige cette absence ; crois bien que mon cœur saigne autant que le tien d'être forcé de vous quitter, de laisser ta mère seule, en butte aux insultes des jeunes hommes !
- Anatole, devant votre fille !
- Madame, dans des moments pareils on peut tout dire ! Un départ est une chose grave qui permet de bannir toute retenue.
- Adolphe, dans mes bras !
- Dans les tiens, ma compagne aimée !
- Ah ! voilà la cloche du départ ; seigneur ! donnez-moi du courage !
- Allons, ma tante, embrassez-moi.
- Mon neveu, sois raisonnable, ne t'approche pas trop de la mer, tu sais comme elle est perfide ; ne te baigne que quand il n'y aura pas d'eau.
- Botiveau, je te la serre, mon ami, et à te revoir.
- Adieu, ma femme, adieu, ma fille, adieu, tout le monde. Oh ! mon dieu ! donnez-moi la force de contenir mes larmes jusqu'à ce qu'ils aient disparu !
- Le gandin est loin de tenir ce langage,
- Tu n'es pas en retard ?
- Non, j'ai encore dix minutes au moins, inutile d'aller se cafeutrer dans cette salle d'attente.
- Alors, c'est bien décidé, tu pars ?



— Que je suis donc fâché d'avoir acheté des jambons de Mayence !!.....



m. Martinet, 116, r. Rivoli et 4, r. Vivienne

Lith. Destouches, 28, r. Paradis 1^{er} Paris

— Tiens !..... ce monsieur qui était venu pour prendre les eaux
 — Eh! bien
 — Il a pris tout le contraire..... une allemande !.....

— Dame! ça m'en a tout l'air.
 — Qu'est-ce qu'Adolphine va dire ?
 — Ah! voilà une chose donc je me moque, par exemple !
 — C'est égal, elle t'aimait bien, et la quitter comme ça...
 — Mon cher, l'amour c'est comme les pièces de théâtre, ça ne peut pas lutter contre la chaleur.
 — Au moins tu aurais dû l'emmener.
 — Merci ! pour me compromettre.
 — Bah! un peu plus, un peu moins...
 — Et puis je rêvé une martingale, avec elle j'embrouillerais tout.
 — Tu vas jouer ?
 — Pourquoi pas... c'est donc défendu ?
 — Tu n'en as pas assez des pertes de ce mois ?
 — Ah! ça, mon petit, c'est une farce... tu t'amuses à me faire de la morale. Oh! comme tu as la gare sérieuse, toi !
 — Non, c'est que tout ce que je te dis là, vois-tu, c'est pour me le retourner à moi-même. J'ai envie de partir dans huit jours.
 — J'y suis alors... Mais Pauline ?
 — Je m'en moque bien !
 — Elle l'aime cependant.
 — Bah! est-ce qu'on aime pendant la canicule !
 — Voilà la cloche, je vais monter.
 — Tu n'oublies rien ?
 — Je ne sais pas, c'est Joseph qui a fait mes malles, tant

pis pour lui s'il a oublié quelque chose, son maître ne lui fera pas honneur. Allons, voilà le moment. Au revoir, Jules.
 — A huitaine, Paul.
Ces dames sont encore moins sensibles.
 — Vois-tu, Justine, si tu m'en crois, tu iras à Vichy.
 — On n'y joue pas...
 — Raison de plus, tu perdrais tout... Je m'y connais... Hier nous avons consulté cette tireuse de cartes qui ne ressemble pas du tout à M^{me} Marie Laurent, entre parenthèses; eh bien, tu as vu ce qu'elle a dit.
 — Oui... que je reviendrai sans crinoline.
 — Eh bien ?
 — Eh bien! encore tant mieux... sans crinoline, je ne puis qu'y gagner... pourtant il y a une chose qui me contrarie...
 — Laquelle ?
 — C'est que les joueurs sont toujours les mêmes, il n'y a pas moyen de leur donner la plus petite émotion.
 — C'est vrai, et puis ils te connaissent trop.
 — Allons, bichette, voici le moment.
 — A te revoir. Recommande bien à Justine d'avoir soin de l'appartement, des chiens et du piano. Tu te rappelles mes recommandations : dire à Alfred que je suis chez ma mère, à Eugène que je voyage pour ma santé et à Auguste que je suis malade et qu'il m'envoie des médicaments... en espèces.

— C'est entendu.
 — Adieu, bichette !
 — Adieu .. et bonne veine.

Je vous passe les mères de famille qui mènent leurs filles aux villes de bains pour y cueillir des maris, les étrangers qui y mènent leurs femmes pour être libres, les magistrats, avocats, huissiers et autres qui y vont prendre leurs vacances et qui dans la vie privée sont aussi prosaïques que le bourgeois précité.

Les retours offrent plus d'éléments à confidences. Un train doit arriver à huit heures; depuis cinq heures une bonne-maman est installée dans la cour; elle attend son fils en pleurant comme une douzaine de fontaines.

La femme qui attend son mari et qui s'appête à lui laver chaudement la tête pour être resté deux heures sans lui écrire se promène à grands pas, et toutes les cinq minutes demande aux employés si le train n'est pas en retard.

En somme une gare de chemin de fer est l'image de la vie, et si ces essais ont prouvé suffisamment que je pouvais écrire mes observations, je les développerai prochainement en toute réflexion et je ferai une comédie de mœurs.

TRAIN-TRAIN.

Employé au chemin de fer.

Pour copie conforme :

ERNEST BLUM.

si belle chose n'ennuie pas. C'est un spectacle qui divertit même les personnes qui sont privées de l'ouïe.
L'AMBIGU. — A l'occasion des vacances et de l'affluence considérable d'étrangers à Paris je reprendrai le *Juif Errant*. Ce drame est cent fois plus amusant que la *Prise de Pékin* et que le *Pied de Mouton*. Dans cette pièce il y a des décors et de l'intérêt. Allons, mesdames et messieurs, entrez, prenez vos places!

UN PÈRE (à sa famille). — Auquel de ces théâtres voulez-vous que je vous conduise?
LA FAMILLE (en chœur). — A tous!
LE PÈRE (à part). — Je suis fâché de leur avoir demandé leur avis.
 Adrien Huart.

Le savant professeur de billard Berger arrive des Etats-Unis. Son salon de professorat, galerie Montpensier, n° 6, Palais-Royal, sera ouvert depuis dix heures du matin jusqu'à cinq heures.

Les magasins de meubles de M. FAURE, 23, boulevard de Strasbourg, sont sans contredit les mieux assortis de ce genre. Les amateurs du confortable trouveront pleine satisfaction chez M. Faure, à des prix très modérés.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue du Croissant, 16.

Le rédacteur en chef gérant responsable: LOUIS HUART.

BRONZES D'ART. Les propriétaires des magasins de bronze (ancienne fabrique Ed. Vittoz et Co), continuent leur exposition de bronzes d'art, pendules, candélabres, lustres, flambeaux, statuettes, groupes, feux, suspensions de salle à manger et objets de fantaisie, rue Popincourt, 88, à la fabrique. Vente à prix fixe.

guérit en 3 jours les maladies rebelles au copahu, cubèbe et nitr. d'argent. Fourquet, ph., 29, r. des Lombards, à la Barbed'or. (Exp.)

BACCALAUREAT 300 francs après réception. Institution Lelarge, rue Sainte-Catherine-d'Enfer, 4, Luxembourg.

NETTOYAGE DES TACHES sur la soie, le velours, la laine sur toutes les étoffes et sur les gants, sans laisser aucune odeur, par la **BENZINE-COLLAS.**
 1 fr. 25 c. le flac., 8, rue Dauphine à Paris. Médaille à l'Exposition universelle.

Achat de **VÊTEMENTS** neufs, vieux et autres objets de **VÊTEMENTS** à bon prix, **GOLDNER** jeune, rue de l'Arbre-Sec, 54. Lui écrire. Il se rend à domicile.

EAU de TOILETTE F.-V. RASPAIL Hygiénique de l'Ambroisie de la peau. Cette eau de toilette unit à la suavité de l'odeur toutes les propriétés capables de maintenir le teint frais; elle prévient et même guérit les maladies de la peau. **MAISON RASPAIL, 14, rue du Temple, à Paris.** Dépôt chez les parfumeurs et coiffeurs.

ON OFFRE à un médecin de province une part dans un établissement hydrothérapique important. S'adresser franco au directeur de la maison de santé du château Isabelle, à Neuilly-lès-Paris.

GRANDS MAGASINS DE MEUBLES ET TAPISSERIES. OS MONT, 24, r. St-Antoine. Hôtel de famille, villa Victoria l'Etoile, 7, av. Salm-Cloud. Table et service dans les appartements.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST (GARE ST-LAZARE)
 NOUVEAU SERVICE A GRANDE VITESSE ENTRE
PARIS ET LONDRES
 PAR DIEPPE ET NEWHAVEN
Trajet en 12 h. 15 m. PAR TRAINS SPÉCIAUX DE MARÉE
 Départ chaque matin (le Dimanche excepté)

Trajet simple :		Aller & Retour :	
1 ^{re} CLASSE	35 fr.	1 ^{re} CLASSE	62 fr. 50
2 ^e CLASSE	25 fr.	2 ^e CLASSE	45 fr.

BILLETS VALABLES PENDANT 7 JOURS BILLETS VALABLES PENDANT UN MOIS
 AGENCE: 7, rue de la Paix. — M. BOSSON

BISCUITS OLLIVIER DÉPURATIFS DU DOCTEUR OLLIVIER DE PARIS.
MALADIES CONTAGIEUSES, VICES DU SANG. DARTRES
 Guérison rapide et en secret des maladies primitives ou constitutionnelles des deux sexes, par les BISCUITS DÉPURATIFS du Dr OLLIVIER, de Paris. Dans ce médicament agréable et commode, les principes actifs sont chimiquement combinés, avec les substances nutritives, ce qui permet leur facile digestion et leur circulation jusqu'aux extrémités des fibres organiques où ils détruisent la cause même du mal, ce qui constitue la guérison radicale. Ce résultat important, qui caractérise exclusivement la méthode dite alimentaire du docteur Ollivier, ne pourrait être obtenu par aucun autre médicament sous les formes pharmaceutiques ordinaires.
 Après quatre ans d'épreuves publiques, couronnées de succès, les BISCUITS OLLIVIER ont été APPROUVÉS PAR L'ACADÉMIE DE MÉDECINE, AUTORISÉS DU GOUVERNEMENT, et, de plus, une récompense de 24,000 fr. a été votée au Dr Ollivier. — Les Biscuits s'emploient avec succès contre toutes les maladies qui résultent d'un vice du sang ou de l'acreté des humeurs. — Ils guérissent surtout très vite les maladies contagieuses, les dartres, les scrofules, qu'elle qu'en soit la gravité, la forme ou l'ancienneté, les accidents consécutifs de la bouche, du nez, des yeux, des oreilles, les

douleurs rhumatismales, les démangeaisons, les rougeurs du visage, e.c.—A PARIS, rue SAINT-HONORÉ, 274, au 1^{er} étage. Consultations gratuites de midi à six heures, et par lettres affranchies. (Dépôt dans les Pharmacies.)

NOUVELLE DÉCOUVERTE adoptée officiellement par 9 gouvernements

EAU ECARLATE BREVETÉE s.g.d.g. absolument sans odeur SERVANT à DÉTACHER spécialement les draps et étoffes de laine de toutes nuances et leur rendant la couleur et le lustre primitifs
 ENTREPOT GÉNÉRAL: **BURDEL ET C^{ie}**
 62, — RUE DU FAUBOURG-POISSONNIÈRE, — 62
 fournis. de la maison de S. M. l'Empereur et de la maison royale d'Angleterre. Prix du fl. 1 fr. 25
 Dépôt: chez MM. les épiciers, pharmaciens, etc., de Paris, de la province et de l'étranger.

EAUX GAZEUSES NATURELLES DE TABLE
CONDILLAC Reine des Eaux de table, **RENAISON.**
 Dans tous les restaurants et cafés, au même prix que l'eau de seltz factice.
 Unies au vin ou au sirop, ces eaux gazeuses naturelles forment une boisson des plus agréables. Elles sont sans rivales pour la digestion. L'eau artificielle de Seltz n'est qu'une grossière imitation des eaux gazeuses naturelles, c'est le produit d'un mélange de blanc d'Espagne et d'acide sulfurique (huile de vitriol), dans de l'eau plus ou moins pure.
 Dépôt chez tous les marchands d'eaux minérales naturelles et chez tous les pharmaciens.
 Administration générale de la Compagnie des Eaux gazeuses naturelles de table
 3, PASSAGE SAINTE-CROIX-DE-LA-BRETONNERIE, 3, A PARIS.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST
EXCURSIONS SUR LES CÔTES DE NORMANDIE
 BILLETS A PRIX RÉDUITS, VALABLES PENDANT 20 JOURS
 AVEC ARRÊT FACULTATIF
A Rouen, Dieppe, Fécamp, le Havre, Honfleur ou Trouville, Pont-l'Évêque, Lisieux, Caen et Cherbourg
 1^{re} CLASSE **65 fr.** **ALLER ET RETOUR** 2^e CLASSE **50 fr.**
 Ces Billets sont délivrés à PARIS (Gare Saint-Lazare), à partir du 1^{er} août 1861

IRRIGATEURS
 Invention du Docteur EGUISIER,
 Indispensables pour LAVEMENTS et INJECTIONS. Nouveau Brevet de perfectionnement s.g.d.g. récompense à l'Exposition universelle de 1855.
 L'IRRIGATEUR, marque L. F., est reconnu supérieur par tous les Médecins; son tube est à vis mobile; il fonctionne seul; ne se dérange jamais et dure indéfiniment.
 PRIX 14 FRANCS ET AU-DESSUS.
 DÉPÔT CENTRAL CHEZ **DRAPIER ET FILS** BANDAGISTES-HERNIAIRES
 Rue de RIVOLI, 41, et boul. de Sébastopol, pl. de la Tour-St.-Jacques.—Expéd. dans toute l'Europe.

VAPORISATEUR RIMMEL
 NOUVEL APPAREIL breveté s.g.d.g. pour répandre l'arôme des fleurs et purifier l'air dans les appartements, salles de bal, théâtres, etc.
 PRIX: depuis 7 fr. 50 c.
 Le VAPORISATEUR est recommandé par les premiers médecins de Londres, pour ses qualités hygiéniques; il s'emploie dans les hôpitaux et chambres de malades, pour corriger les mauvaises odeurs et assainir l'atmosphère.
PARFUMERIE ANGLAISE, 17, Boulevard des Italiens.

ALBERT HARDUIN, seul fermier des annonces du CHARIVARI, Rue de la Vrillière, 10 (en face la Banque).

Le CHOCOLAT-MENIER se rencontre partout, dans les villes, dans les campagnes et jusque dans le moindre village. Il est adopté universellement, et le chiffre de sa consommation s'exprime par millions de kilogrammes. Une vente aussi importante ne peut s'expliquer que par la bonne qualité de ce Chocolat et par sa supériorité réelle quand on le compare même avec ceux qui sont vendus 20 à 25 % plus cher. Cet accord entre la modération du prix et la bonté du produit dérive naturellement de la position spéciale de la Maison MENIER.

- 1^o — Elle importe elle-même d'Amérique ses provisions de cacao, et des agents, établis aux lieux mêmes de production, y choisissent les meilleures espèces.
- 2^o — Sa fabrication a pris une telle importance que ses frais répartis sur cette grande production deviennent bien moindres que dans les fabriques ordinaires.
- 3^o — Fondée depuis longues années, elle a eu le temps d'amortir le capital représenté par ses machines et son installation industrielle; l'intérêt de ce capital n'est plus une cause d'augmentation de ses prix de revient.

On peut donc faire ce raisonnement: si elle achète moins cher les bonnes sortes de cacao, si elle fabrique à moins de frais, elle peut conséquemment vendre à meilleur marché les qualités de Chocolat que d'autres fabriques doivent coter à un plus haut prix.
 A cette conclusion logique, il faut ajouter que la Maison MENIER a pour système de réduire toujours dans de justes limites le prix de ses Chocolats, afin d'appeler le plus grand nombre possible de consommateurs à se servir d'un aliment aussi salubre. C'est ainsi que, fidèle à ses principes, elle n'a pas hésité à faire, par un abaissement de ses prix, profiter le consommateur de tout le dégrèvement des droits de douane sur le sucre et le cacao;
 Aussi, par suite de ce dégrèvement, les prix sont-ils fixés comme ci-dessous:

SANTÉ.		Le 1/2 kilog.		VANILLE.		Le 1/2 kilog.	
Qualité fine,	papier jaune	1 fr. 90 c.		Qualité fine,	papier vert.	2 fr. 50 c.	
— fine supérieure,	— chamois	2 20		— fine supérieure,	— lilas.	3 "	
— surfine,	— rose.	2 50		— surfine,	— bronzé.	3 50	
— par excellence,	— bleu.	3 "		— par excellence,	— blanc glacé.	4 "	

PÂTE ET SIROP A LA CODÉINE DE BERTHÉ
 Peu de médicaments possèdent des propriétés aussi certaines que la Pâte et que le Sirop de Berthé; aucun ne calme plus sûrement les toux opiniâtres de la Grippe, du Catarrhe, de la Coqueluche, de la Bronchite, de la Phthisie, et toutes les douleurs nerveuses.
 Ces vérités démontrées par les expérimentateurs les plus autorisés, ont conquis à ces préparations une place tout à fait à part parmi les Pectoraux connus; aussi les contrefacteurs cherchent-ils à en tirer parti.
 Pour mettre un terme à des substitutions blâmables, nous rappelons qu'on évitera toute fraude en exigeant sur chaque produit le nom de Berthé et la signature ci-contre.
 Pharmacie, Lauréat des hôpitaux.
 Dépôt à la Pharmacie du Louvre, 151, rue Saint-Honoré, et dans toutes les pharmacies de France et de l'étranger.